

ANNIE
GOULET

BAL des FINISSANTS

VICTOR

TRÉCARRÉ

ANNIE GOULET



TRÉCARRÉ
Une compagnie de Quebecor Media

★ *À Noée-C'est-Sûr, à Sans-Doute-Héloïse
et à Peut-Être-Bien-Élie. Écoutez votre mère, là!*

À PROPOS DE BAL DES FINISSANTS

Il aura lieu le 20 juin prochain...

★ Clara, Mirabelle, Victor, Yulia... trois filles et un garçon qui terminent leur 5^e secondaire. Chacun donne son nom au livre dont il est le héros. Chacun est un peu présent dans le livre des autres.

Ils fréquentent tous l'école secondaire Cœur-Vaillant, à Montréal. Ils sont tous invités à participer au même bal des finissants, dont le thème cette année est les années 1960.

Dans ces quatre romans, on découvrira les aventures et les catastrophes, les intrigues et les coups de théâtre, les bonheurs et les calamités, bref, tous les événements qui mènent à l'« événement » de l'année : le bal des finissants. Et même si chaque roman constitue un récit complet, on voudra lire les quatre afin de tout savoir sur ce qui s'est passé cette année au bal.

PREMIÈRE PARTIE ★ AVEC CLAIRE

★ Tout ce que je demandais, moi, c'était un peu de tranquillité pour étudier en paix, et un complet noir pour le bal des finissants. Deux conditions toutes simples pour finir mon secondaire en beauté, vous savez, juste pour faire comme il faut. Mais il se trouve que la vie est plus compliquée que ça. Pas mal plus compliquée, à vrai dire, et je ne sais trop par où commencer pour expliquer comment, en l'espace de deux semaines, je suis devenu un hors-la-loi, j'ai provoqué la rupture, puis la réconciliation de mes parents, je suis tombé amoureux... Et pour le bal, c'est encore une autre histoire...

Enfin, j'imagine que ç'a commencé à peu près comme tout commence, sans grand bruit et sans qu'on se rende compte de rien, malicieusement, et un jour de l'hiver dernier, c'était là : les premières rides de ma mère, quelques longs cheveux plus gris que noirs restés pris au fond du béret, le boulot de mon père qui ne le satisfaisait plus, les problèmes d'argent, un tas de frustrations accumulées, et que sais-je encore. Depuis ses fameuses premières rides, ma mère était devenue imbuvable. Tout à ses yeux devenait matière à reproche. Elle ne se reconnaissait plus, alors elle le faisait payer aux autres. Mon père ne voulait rien savoir de ses innombrables crèmes anti-âge et ne parlait que de ses collègues,

qui n'avaient aucun scrupule, aucune morale ; des mouettes qui obtenaient les promotions à sa place. Un jour, ça m'a frappé : ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Ils avaient cessé de parler politique, ils ne participaient plus à leurs manifs hebdomadaires, ils boudaient plutôt que de rigoler quand ils buvaient du vin, ils ne citaient plus Balzac à tout bout de champ, ils ne se révoltaient plus en écoutant les nouvelles télévisées ; ils avaient vieilli. C'est à peu près à cette période-là que j'ai arrêté d'appeler ma mère « maman » et mon père « papa ». C'est ce qui arrive quand notre sauce à spaghetti est meilleure que celle de notre mère, ou quand l'homme qui nous a appris à jouer au soccer n'arrive même plus à bloquer nos tirs de pénalité. C'est aussi à cette période-là que les grands discours quotidiens à l'heure du souper se sont transformés en bagarres ridicules, en engueulades infinies, en petits soucis qui avalaient tout.

Ça durait déjà depuis des mois le jour où j'ai annoncé à mes parents que je voulais un complet noir pour le bal :

— Un complet, Vic ?

— Appelle-moi pas Vic, Odile.

— « Odile », mon Dieu ! Je croyais jamais qu'on en viendrait là !

— Le complet, c'est important pour moi.

— Mais c'est tellement conformiste ! T'as pas envie de quelque chose de plus original ? On pourrait aller faire les friperies.

Ma mère, à l'idée de se montrer dans les boutiques, a replacé de ses longs doigts aristocratiques

une mèche évadée de son chignon, qu'elle prévoyait déjà de teindre.

— Non, Odile, j'ai envie d'être conformiste. Je viens de te dire que c'est important pour moi.

— Ton fils veut un complet. Et toi, tu veux une énième crème de nuit. Moi non plus, je croyais jamais qu'on en viendrait là.

— Oh, arrête donc, Nicolas. (Elle prononçait le « c » du « donc », incapable de se débarrasser de son accent français.) Arrête donc de mépriser ta famille !

Mon père s'est contenté d'écarquiller les yeux – enfin ! son regard baignait dans la graisse de bine depuis des jours –, ce qui a justifié sa chevelure d'électrocuté, l'espace d'un instant.

Là, je me suis sauvé dans ma chambre au sous-sol sans finir mon repas. Je savais que ça ne faisait que commencer. Ils allaient boire leur vin rouge en se criant dessus jusqu'à ce qu'ils touchent le fond de la bouteille et de leur orgueil. J'allais jouer de la guitare pour couvrir les bruits. Ça n'allait pas marcher. On peut dire que c'était le début de mes soucis, à moi. On était le 8 juin.

Je venais de casser ma première corde à force de jouer trop fort quand la suite de mes problèmes est arrivée sans frapper à la porte : c'était Julien.

Julien débarque chez moi à l'improviste au moins quatre fois par semaine. Normalement, la quatrième fois, je l'accueille avec un : « Merde, t'as pas de famille ? T'as pas de vie ? Laisse-moi respirer un peu, parasite ! » Après une bonne heure

de tergiversations, il rameute ses affaires – ordinateur portable, iPod, cellulaire et le reste de sa panoplie – en marmonnant un truc dépité mais sans colère : « C'est ça, rat d'égout, et tu mourras tout seul ! » Au lieu de partir, il monte à la cuisine et achève nos provisions de muffins maison à la farine bio en écoutant ma mère piailler. Ma mère qui, malgré tous ses défauts, est la seule personne – à part François Janvier, mais j'y reviendrai – capable de lui fermer la trappe, à Julien. Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, il ferme la sienne et la regarde avec des yeux de petit-orphelin-qui-veut-qu'on-l'aime, jusqu'à ce que sa vraie mère à lui téléphone et lui ordonne de rentrer parce que « t'as vu l'heure qu'il est ? ! ». On est au début de la semaine.

Mais ce jour-là, ça ne me dérangeait pas de voir Julien. En fait, j'étais bien content qu'il me parle des vidéos stupides qu'il avait trouvées sur YouTube, des pièces neuves qu'il avait installées lui-même sur son vélo, d'une pédale de distorsion que je devrais « absooolûment » m'acheter... Je l'écoutais à peine. J'essayais surtout de me concentrer à ne pas entendre mes parents qui se criaient dessus dans la cuisine, juste au-dessus de nos têtes. Le blabla de Julien arrivait mieux que ma guitare atrophiée à couvrir leur engueulade, qui était passée du complet trop conformiste à leur avenir en tant que couple. Tiens, pourquoi pas ? Je me demande s'ils se rappelaient qu'ils avaient un fils sous leurs pieds.

— Hey, Victor, tu m'écoutes ?

— Euh... non, pas vraiment. Excuse. Tu parlais de ton mal de dos ?

— Quoi ? Tu capotes !

— Tu disais que tu allais voir un masseur...

— T'es vraiment pas là, man, désespoir ! Ma sœur, que je disais. Ma sœur ! Ouvre un peu tes grandes oreilles de con quand je te parle !

— Excuse, j'ai dit. C'est juste que... Oh, laisse faire. Qu'est-ce qu'elle a, ta sœur ?

Le mot est tombé comme l'annonce d'une nouvelle guerre au Moyen-Orient :

— Elle veut se sauver de la maison !

— Oh... merde...

La sœur de Julien, c'est tout un cas, aussi. Je la connaissais bien parce qu'elle réussissait toujours à se faire inviter à nos parties, même si elle avait deux ans de moins que nous. Même si elle n'avait et n'aurait jamais le droit de sortir tard. Du coup, elle était en punition une semaine sur deux, à peu près, mais elle recommençait toujours. Ses parents menaçaient de l'inscrire dans un collège privé pour filles. Ça ne changeait rien, ça empirait, même. Par exemple, quand sa mère lui a interdit de se teindre les cheveux d'une couleur « non naturelle », l'année dernière, Claire ne s'est pas contentée de désobéir : elle a poussé l'audace jusqu'à se décolorer la racine des cheveux, puis à la teindre d'un vert éclatant. Elle a prétendu que c'était sa « vraie repousse ». Elle a eu l'air d'un blaireau du futur pendant des jours, puis ses cheveux sont redevenus longs, et ça lui a laissé une sorte d'auréole fluo autour du crâne. Au début,

je trouvais qu'elle se donnait beaucoup de mal pour avoir un look d'extraterrestre, mais finalement, c'était assez beau.

— Elle est sérieuse ?

— Tu connais Claire, soupira Julien. Elle est *toujours* sérieuse. Toutes ses conneries sont des conneries sérieuses. Toutes ses gaffes sont des gaffes sérieuses, toutes ses...

— O.K., j'ai compris. Et elle compte aller où ?

— Ben, c'est ça l'affaire...

Julien s'est mis à tortiller ses doigts et à suivre des yeux une mouche invisible. C'est vrai qu'il est toujours nerveux, Julien. Toujours excité par ses trauvailles ou ses projets, et en même temps stressé à l'idée de se faire chicaner par sa mère, qui est toujours sur son dos. C'est comme s'il s'attendait à recevoir une claque derrière la tête à tout moment. Ce qui fait de lui un être voûté, tremblotant, hyperactif. Mais ce jour-là, il avait quelque chose derrière la tête, et ce n'était pas la menace d'une claque. Il voulait me demander quelque chose, ça se voyait à cent milles à l'heure, et ça ne me plaisait pas du tout.

— Je... je lui ai un peu dit qu'elle pourrait venir ici...

— « Un peu » ?! Chez moi ? T'es fou ou quoi ? Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ta petite sœur ?

— Vic, *come on*, avoue que ton sous-sol, c'est l'endroit idéal pour fuguer...

— Appelle-moi pas Vic.

— ... Y a de la place, une porte qui mène directement à la cour sans qu'on ait besoin de passer par la maison, une salle de bain pour toi tout seul... Tes parents te laissent faire tout ce que tu veux. En plus, je suis sûr qu'ils s'en rendront même pas compte.

Pas « rendraient », « rendront » ! J'ai voulu protester, mais c'était visiblement perdu d'avance. Julien avait déjà tout organisé. Il a même ajouté que si elle se faisait pincer, je devais nier qu'il était dans le coup. Claire faisait ses bagages en ce moment même. Le lendemain, elle irait à l'école comme d'habitude. Elle dirait à sa mère qu'elle serait en retenue pour gagner du temps, ce qui était strictement impossible en cette période de l'année, mais tout le monde était tellement habitué de savoir Claire punie que ça passerait comme une lettre à la poste. Au lieu de rester à l'école, elle viendrait directement chez moi après les cours. J'aurais juste à l'installer et à lui apporter à manger en cachette (n'importe quoi !). Et puis lui fournir un double de ma clé d'en arrière serait très apprécié aussi. (Elle pouvait toujours rêver !) À mesure qu'il expliquait son plan, un demi-sourire creusait sa joue droite. Il me réservait son dernier argument. Il était tellement prévisible, avec ses tics !

— Et puis, avec ça, ajouta-t-il en désignant le plafond, faisant référence à la querelle de mes parents qui faisait toujours rage au-dessus de nous, ça doit pas être super le fun, ici. Au moins, t'auras de la compagnie...

— Ta gueule !

Dans les dents... J'aurais voulu lui dire que ce que je voulais, ce n'était pas de la compagnie, c'était la paix. Mais il a bien fallu que j'abdique, comme toujours. Je ne peux rien lui refuser, à ce con-là. Il est tellement enthousiaste. Presque comme un chien. Je sais que c'est un peu insultant de dire ça ; peut-être que je dis « chien » parce que je veux dire « meilleur ami ».

— O.K., ai-je acquiescé à regret. Mais c'est seulement pour quelques jours, et elle doit faire ça dans les règles : donner des nouvelles à votre mère de temps en temps, faire en sorte que personne s'inquiète pour vrai, négocier son retour de bonne foi. Je veux pas avoir la DPJ sur le dos. Et si elle m'emmerde, je la dénonce à la police moi-même, compris ?

— Tu ferais pas ça.

— Tu serais surpris. Je suis super-traître. Et j'aime pas la rébellion. Ta sœur, je vais lui tirer les oreilles. Elle va se tenir tranquille, je te le garantis.

— Oui, ben, bonne chance, mon Vic. Ma sœur pis tranquille, c'est un oxymore.

— Bravo pour la figure de style. Je sais pas comment tu fais pour étudier : t'es tout le temps ici !

— Moron ! Bon, il faut que j'aille étudier, justement. Si y en a au moins un qui se tient tranquille dans la famille, ça va peut-être mettre ma mère dans une humeur moins terrible quand elle apprendra la nouvelle... Ah ! j'ose même pas y penser... À plus, Vic !

— C'est ça.

Le départ de Julien a laissé un grand silence dans ma chambre. Comme mes pensées étaient trop floues et inconsistantes pour le combler, j'ai pris le parti de me coucher tout de suite et de plonger ma tête sous les oreillers comme une autruche sous le sable. Je savais que mon sommeil – et peut-être bien davantage encore – allait être en péril durant les prochains jours. Ainsi, emmitouflé dans mes couvertures malgré la chaleur, je n'ai pas entendu ma mère claquer la porte de sa chambre en pleurant.